

Pendant que le fiacre filait par les rues de Londres, Maurice s'évertuait à rallier toutes les forces de son esprit.

1° le baril contenant le cadavre s'était égaré.

2° il y avait nécessité absolue à le retrouver.

Ces deux points étaient clairs; et si, par une chance providentielle, le baril se trouvait encore à la gare, tout pouvait aller bien. Si le baril n'était pas à la gare, et qu'il se trouvât déjà entre les mains d'autres personnes l'ayant reçu par erreur, la chose prenait une tournure plus fâcheuse. Les personnes qui reçoivent des colis dont elles ne s'expliquent pas la nature sont en général portées à les ouvrir tout de suite. L'exemple de Miss Hazeltine (que Maurice maudit une fois de plus) ne confirmait que trop ce principe général. Et si quelqu'un avait déjà ouvert le baril... « Seigneur Dieu ! » s'écria Maurice à cette pensée, en portant la main à son front tout gonflé de sueur.

La première conception d'un manquement à la loi a volontiers, pour l'imagination, quelque chose d'excitant : le projet, encore à l'état d'ébauche, s'offre sous des couleurs vives et attrayantes. Mais il n'en est pas de même lorsque, plus tard, l'attention du criminel se tourne vers ses rapports possibles avec la police. Maurice, à présent, se disait qu'il n'avait peut-être pas suffisamment pris en considération l'existence de la police, lorsqu'il s'était embarqué dans son entreprise. « Je vais avoir à jouer très serré ! » songea-t-il; et un petit frisson de peur courut tout le long de son épine dorsale.

- Les grandes lignes, ou la banlieue ? lui demanda tout à coup le cocher, à travers le petit guichet du plafond.

- Grandes lignes ! répondit Maurice. Après quoi il décida que cet homme aurait, tout de

même, son shilling de pourboire.

« Ce serait folie d'attirer l'attention sur moi en ce moment ! » se dit-il. « Mais la somme que cette affaire-là va me coûter, au bout du compte, commence à me faire l'effet d'un cauchemar ! »

Il traversa la salle des billets, et, misérablement, erra sur le quai. Il y avait, en cet instant, un petit arrêt dans le mouvement de la gare; peu de gens sur le quai, à peine quelques voyageurs attendant, çà et là. Maurice constata qu'il n'attirait point l'attention, ce qui lui parut une chose excellente; mais, d'autre part, il songea que son enquête n'avancait pas beaucoup. De toute nécessité, il devait faire quelque chose, risquer quelque chose : chaque instant qui passait ajoutait au danger. Enfin, recueillant tout son courage, il arrêta un porteur et lui demanda si, par hasard, il ne se souvenait pas d'avoir vu arriver un baril, au train du matin : ajoutant qu'il était anxieux de se renseigner, car le baril appartenait à un de ses amis.

« Et l'affaire est des plus importantes, ajouta-t-il encore, car ce baril contient des échantillons ! »

- Je n'étais pas là ce matin, monsieur, répondit le porteur; mais je vais demander à Bill. Hé ! Bill ! dis-donc, te souviens-tu d'avoir vu arriver de Bournemouth, ce matin, un baril contenant des échantillons ?

- Je ne peux rien dire au sujet des échantillons ! répliqua Bill. Mais le bourgeois qui a reçu le baril nous a fait un joli tapage !

- Quoi ? Comment ? s'écria Maurice, en même temps que, fiévreusement, il glissait deux sous dans la main du porteur.

- Eh bien ! monsieur, il y a un baril qui est arrivé à une heure trente, et qui est resté au dépôt jusque vers les trois heures. À ce moment-là, voilà qu'arrive un petit homme, d'un air tout malingre – j'ai bien idée que ce doit être quelque vicaire – et qu'il me dit :

« Vous n'auriez pas reçu quelque chose pour Pitman ? » – William Bent Pitman, si je me rappelle bien le nom.

- « Je ne sais pas au juste, monsieur, que je lui réponde; mais je crois bien que c'est le nom qui est écrit sur ce baril ! » Le petit homme va voir le baril, et fait une mine ahurie quand il aperçoit l'adresse. Et le voilà qui se met à nous reprocher de ne pas lui avoir apporté ce qu'il voulait.

« Eh ! peu m'importe ce que vous voulez, monsieur, que je lui dis; mais si c'est vous qui êtes William Bent Pitman, il faut que vous emportiez ce baril ! »

- Et l'a-t-il emporté ? s'écria Maurice, respirant à peine.

- Eh bien ! monsieur, reprit tranquillement Bill, il paraît que c'était une grande caisse d'emballage que ce monsieur attendait. Et cette caisse est bien arrivée; je le sais, parce que c'est le plus grand colis que j'aie jamais vu. Alors, en apprenant ça, ce Pitman a de nouveau fait la grimace. Il a demandé à parler au chef de service, et on a fait venir Tom, le facteur, celui qui avait conduit la caisse. Eh bien ! monsieur – poursuivit Bill avec un sourire – jamais je n'ai vu un homme dans un état pareil ! Ivre-mort, monsieur ! À ce que j'ai cru comprendre, il y avait eu un monsieur, évidemment fou, qui avait donné à ce brave Tom une livre sterling de pourboire, et voilà d'où était venu tout le mal, comprenez-vous ?

- Mais enfin, qu'est-ce qu'il a dit ? haleta Maurice.

- Ma foi ! monsieur, il n'était guère en état de dire grand'chose ! répondit Bill. Mais il a offert de se battre à coups de poing avec ce Pitman pour une pinte de bière. Il avait perdu son livre, aussi, et ses reçus; et son compagnon était encore plus saoul que lui, si possible. Oh ! monsieur, ils étaient tous les deux comme... comme des lords ! Et le chef de service leur a réglé leur compte séance tenante.

« Allons ! voilà qui n'est point si mauvais ! » songea Maurice, avec un soupir de soulagement. Puis, s'adressant au porteur :

- Et ainsi, ces deux hommes n'ont pas pu dire où ils avaient conduit la caisse ?

- Non, répondit Bill, ni ça ni autre chose !

- Et... qu'est-ce qu'a fait Pitman ? demanda Maurice.

- Il a emporté le baril dans un fiacre à quatre roues, répondit Bill. Le pauvre homme était tout tremblant. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup de santé !

- Et ainsi, murmura Maurice, le baril est parti ?

- De ça, vous pouvez en être bien sûr ! dit le porteur. Mais vous feriez mieux de voir le chef de service !

- Oh ! pas du tout, la chose n'a aucune importance ! protesta Maurice. Ce baril ne contenait que des échantillons !

Et il se hâta d'opérer sa sortie.

Enfermé dans un fiacre, une fois de plus, il s'efforça de jeter un nouveau regard d'ensemble sur sa position. « Supposons, se dit-il, supposons que j'accepte ma défaite et aille tout de suite déclarer la mort de mon oncle ! » Il y perdrait la tontine, et, avec celle-ci, sa dernière chance de recouvrer ses 7.800 livres. Mais, d'autre part, depuis le shilling de pourboire donné au cocher de fiacre, il avait commencé à constater que le crime était coûteux dans sa pratique, et, depuis la perte du baril, que le crime était incertain dans ses conséquences. Avec calme, d'abord, puis sans cesse avec plus de chaleur, il envisagea les avantages qu'il y aurait pour lui à abandonner son entreprise. Cet abandon impliquait pour lui une perte d'argent : mais, en somme, et après tout, pas une très grosse perte : celle seulement de la tontine, sur laquelle il n'avait jamais compté tout à fait. Il retrouva au fond de sa mémoire certains traits établissant qu'en effet jamais il n'avait cru bien sérieusement aux profits de la tontine. Non, jamais il n'y avait cru, jamais il n'avait eu l'espoir certain de recouvrer ses 7.800 livres; et, s'il s'était embarqué dans cette aventure, c'était uniquement pour parer à la déloyauté, trop manifeste, de son cousin Michel. Il le voyait clairement à présent : mieux valait pour lui se retirer au plus vite de l'aventure, pour transporter tous ses efforts sur l'affaire des cuirs...

- Seigneur ! s'écria-t-il tout à coup en bondissant dans son fiacre comme un diable dans sa boîte à malice. Seigneur ! Mais je n'ai pas seulement perdu la tontine ! J'ai encore perdu l'affaire des cuirs par-dessus le marché !

Pour monstrueux que fût le fait, il était rigoureusement vrai. Maurice n'avait point pouvoir pour signer, au nom de son oncle. Il ne pouvait pas même émettre un chèque de trente shillings. Aussi longtemps qu'il n'aurait pas produit une preuve légale de la mort de son oncle, il n'était qu'un paria sans le sou : et, dès qu'il aurait produit cette preuve légale, le bénéfice de la tontine était, pour lui, irrémédiablement perdu ! Mais bah ! Maurice n'avait pas le droit d'hésiter ! Il devait laisser tomber la tontine comme un marron trop chaud, et concentrer toutes ses forces sur la maison de cuirs, ainsi que sur le reste de son petit, mais légitime, héritage ! Sa résolution fut prise en un instant. Mais, dès l'instant suivant, soudain, se découvrit à lui l'étendue tout entière de sa calamité. Déclarer la mort de son oncle, il ne le pouvait pas ! Depuis que le cadavre s'était perdu, l'oncle Joseph était (au point de vue de la loi) devenu immortel.

Il n'y avait pas au monde une voiture assez grande pour contenir Maurice avec son

désespoir. Le pauvre garçon fit arrêter le fiacre, descendit, paya, et se mit à marcher il ne savait où.

- Je commence à croire que je me suis embarqué dans cette affaire avec trop de précipitation ! se dit-il, avec un soupir funèbre. Je crains que l'affaire ne soit trop compliquée pour un homme de mes capacités intellectuelles !

Tout à coup, un des aphorismes de son oncle Joseph lui revint à l'esprit :

« Si vous voulez penser clairement, couchez vos arguments par écrit ! » répétait volontiers le vieillard.

« Hé ! cette vieille bête avait tout de même quelques bonnes idées ! songea Maurice. Je vais employer son système, pour voir ! »

Il entra dans une taverne, commanda du fromage, du pain, de quoi écrire, et s'installa solennellement devant une feuille de papier blanc. Il essaya la plume; chose à peine croyable, elle allait parfaitement. Mais qu'allait-il écrire ?

- J'y suis ! s'écria enfin Maurice. Je vais faire comme Robinson Crusoé, avec ses deux colonnes !

Aussitôt il plia son papier, conformément à ce modèle classique, et commença ainsi :

*MAUVAIS / BON*

1. J'ai perdu le corps de mon oncle.

1. Mais Pitman l'a trouvé.

- Halte-là ! se dit Maurice. Je me laisse entraîner trop loin par le génie de l'antithèse.

Recommençons :

*MAUVAIS / BON*

1. J'ai perdu le corps de mon oncle.

1. Mais, de cette façon, je n'ai plus à m'inquiéter de l'enterrer.

2. J'ai perdu la tontine.

2. Mais je puis encore la sauver si Pitman fait disparaître le corps, et que je trouve un médecin tout à fait sans scrupules.

3. J'ai perdu le commerce de cuirs, et tout le reste de la succession de mon oncle.
3. Mais je ne les ai point perdus si Pitman livre le corps à la police.

« Oui, mais, en ce cas, je vais en prison ! J'oubliais cela ! songea Maurice. Au fait, je crois que je ferai mieux de ne pas m'arrêter à cette hypothèse. Les gens qui n'ont rien à craindre pour eux-mêmes sont à l'aise pour recommander aux autres d'envisager toutes les pires extrémités : mais j'estime que, dans un cas comme celui-ci, mon premier devoir est d'éviter toute occasion de me décourager. Non, il doit y avoir une autre réponse au numéro 3 de droite ! Il doit y avoir un bon faisant contrepoids à ce mauvais ! Ou bien, sans cela, à quoi servirait l'invention de cette double colonne ? Eh ! par saint Georges, j'y suis ! La réponse au numéro 3 est exactement la même qu'au numéro 2 ! »

Et il se hâta de récrire le passage :

*MAUVAIS / BON*

3. J'ai perdu le commerce de cuirs, et tout le reste de la succession de mon oncle.
3. Mais je ne les ai point perdus si je parviens à découvrir un médecin qui soit tout à fait sans scrupules.

« Ce médecin vénal est décidément bien à désirer pour moi ! se dit-il. J'ai besoin de lui, d'abord, pour me donner un certificat attestant que mon oncle est mort, afin que je puisse reprendre l'affaire des cuirs; et puis j'ai besoin de lui pour me donner un certificat attestant que mon oncle est vivant... Mais voilà de nouveau que je tombe dans une antinomie ! »

Et il revint à ses confrontations :

*MAUVAIS / BON*

4. Je n'ai presque plus d'argent.
4. Mais il y en a beaucoup, à la Banque.
5. Oui, mais je ne peux pas toucher l'argent qui est à la Banque.
5. Mais... Au fait, cela paraît malheureusement incontestable.
6. J'ai laissé dans la poche de l'oncle Joseph le chèque de huit cent livres.

6. Mais, pour peu que Pitman soit un malhonnête homme, la découverte de ce chèque le décidera à garder la chose secrète et à jeter le corps à l'égout.

7. Oui, mais si Pitman est un malhonnête homme et qu'il découvre le chèque, il saura qui est l'oncle Joseph, et pourra me faire chanter.

7. Oui, mais si je ne me trompe pas dans ma conjecture au sujet de l'oncle Masterman, je pourrai, à mon tour, faire chanter mon cousin Michel.

8. Mais je ne puis pas faire chanter Michel avant d'avoir des preuves de la mort de son père. (Et puis, faire chanter Michel ne laisse pas d'être une entreprise assez dangereuse.)

8. Tant pis !

9. La maison de cuirs aura bientôt besoin d'argent pour les dépenses courantes, et je n'en ai pas à donner.

9. Mais la maison de cuirs est un bateau qui se noie.

10. Oui, mais ce n'en est pas moins le seul bateau qui me reste.

10. Exact.

11. Jean aura bientôt besoin d'argent, et je n'en ai pas à lui donner.

11.

12. Et le médecin vénal voudra se faire payer d'avance.

12.

13. Et si Pitman est malhonnête et ne m'envoie pas en prison, il exigera de moi des sommes énormes.

13.

- Oh ! mais je vois que l'affaire est bien unilatérale ! s'écria Maurice. Décidément, cette méthode n'a pas autant de valeur que j'avais supposé !

Il chiffonna la feuille de papier et la mit dans sa poche : puis, aussitôt, il la retira de sa poche, la déplia, et la relut d'un bout à l'autre.

- D'après ce résumé des faits, se dit-il, je vois que c'est au point de vue financier que ma position est la plus faible. N'y aurait-il donc vraiment aucun moyen de trouver des fonds ? Dans une grande ville comme Londres, et entouré de toutes les ressources de la civilisation, on ne me fera pas croire qu'une chose aussi simple me soit impossible. Allons, allons ! Pas

tant de précipitation ! D'abord, n'y a-t-il rien que je puisse vendre ? Ma collection de bagues à cachets ?

Mais à la pensée de se séparer de ces chers trésors, Maurice sentit que le sang lui affluait aux joues.

- Non ! j'aimerais mieux mourir ! se dit-il.

Et, jetant sur la table une pièce d'un shilling, il s'enfuit dans la rue.

- Il faut absolument que je trouve des fonds ! reprit-il. Mon oncle étant mort, l'argent déposé à la banque est à moi : je veux dire qu'il devrait être à moi, sans cette maudite fatalité qui me poursuit depuis que j'étais un orphelin en tutelle ! Je sais bien ce que ferait, à ma place, tout autre homme dans la chrétienté ! Tout autre homme, à ma place, ferait des faux : excepté que, dans mon cas, cela ne pourrait pas s'appeler des faux, puisque l'oncle Joseph est mort, et que l'argent m'appartient. Quand je pense à cela, quand je pense que mon oncle est mort sous mes yeux, et que je ne peux pas prouver qu'il est mort, ma gorge se serre en présence d'une telle injustice ! Autrefois, je me sentais rempli d'amertume au souvenir de mes 7.800 livres : qu'était-ce que cette misérable somme, en comparaison de ce que je perds à présent ? C'est-à-dire que, jusqu'au jour d'avant-hier, j'étais parfaitement heureux ! »

Maurice arpentait les trottoirs, avec de profonds soupirs.

« Et puis ce n'est pas tout ! songeait-il. Mais pourrai-je faire ces faux ? Arriverai-je à contrefaire l'écriture de mon oncle ? En serai-je capable ? Pourquoi n'ai-je pas pris plus de leçons d'écriture, quand j'étais enfant ? Ah ! comme je comprends maintenant les admonitions de mes professeurs, nous prédisant que nous regretterions plus tard de n'avoir pas mieux profité de leurs enseignements ! Ma seule consolation est que, même si j'échoue, je n'aurai rien à craindre – de la part de ma conscience, du moins. Et si je réussis, et que Pitman soit le noir coquin que je suppose, eh bien ! je n'aurais plus qu'à essayer de découvrir un médecin vénal, chose qui ne doit pas être difficile à découvrir dans une ville comme Londres. La ville doit en être remplie, c'est bien certain ! Je ne vais pas, bien sûr ! mettre une annonce dans les journaux pour demander un médecin à corrompre : non, je n'aurai qu'à entrer tour à tour chez différents médecins, à les juger d'après leur accueil, et puis, quand j'en aurai trouvé un qui me paraîtra pouvoir me convenir, à lui exposer simplement mon affaire... Encore que,



même cela, au fond, ce soit une démarche assez délicate ! »

